

CENDRILLON

Chorégraphie Thierry Malandain

Malandain Ballet Biarritz

Musique : Sergueï Prokofiev

Vendredi 25 et samedi 26 janvier à 20h

Palais des Arts, Vannes

LE FIGARO

Mardi 11 juin 2013

Cendrillon enchantée

Thierry Malandain et Ballet Biarritz ont donné, vendredi, à Versailles, leur nouveau *Cendrillon* en création française.

Un décor de stilettos degingolant le long des murs, une roue Cyr en guise carrosse et puis rien d'autre: de la danse, tout pour la danse. Thierry Malandain ne mise que sur elle. Pas de couleurs dans sa *Cendrillon* qui file son heure et demi dans une scénographie riche seulement de quelques nuances de gris. La danse structure, raconte, enchante. Elle est pensée sans temps mort. La musique de Prokofiev la dessine fluide et jazzy, dans ce classique swingant et très Broadway qui marque aussi la version qu'en donna *Noureev*. Mais le parallèle s'arrête là. Dans sa *Cendrillon*, *Noureev* fait du cinéma et rend hommage à Hollywood. Thierry Malandain, lui, organise le monde.

Cendrillon est une histoire de chaussures : de vair si doux ou de verre que l'on brise comme l'hymen des jeunes filles, soutient Bettelheim. Malandain n'élucubre pas mais y trace son chemin à la grâce d'une chorégraphie riche en effets de pieds et jeux de jambes. De la belle-mère qui, campée sur ses béquilles, décroche des coups de pieds au ciel, à la haie d'elfes couchés sur le dos dont les jambes figurent un buisson. Malandain conte l'histoire sans impasse ni impair. Ni souris ni lézards pour tirer la citrouille, elle aussi envolée, ou distraire la souillon.

Cendrillon a trouvé son prince

Comme chez Massenet, *Cendrillon* dialogue avec les elfes qui accompagnent la fée mère ou marraine. Ils effectuent à l'ouverture du rideau un sabbat de plongeurs et de sauts de carpe qui n'augure rien de bon. Au dernier tableau, sagement couchés en rond, ils dansent joliment d'un bras tandis que la méchante belle mère qui ne caracole plus les arrose avec une grâce soudaine. Tout est rentré dans l'ordre. *Cendrillon* a trouvé son prince. Rangez les soeurs furieuses, les guerres de familles, le mari battu et la souillon cireuse de chaussures. La paix est faite.

Entre les deux, Malandain a tout raconté et on s'est beaucoup amusé. La belle-mère, Javotte et Anastasie sont dansés par des garçons musclés et chauves, trapus comme des rugbymen en jupettes et chaussettes hautes. Les voir jouer les pestes est un régal. Le bal qui demanderait quarante danseurs, brille avec les vingt seulement que compte la compagnie grâce à une idée de dédoublement qui marche comme sur des roulettes. Le maître à danser a battu l'entrechat, la couturière drapé des tissus, la marâtre et ses filles malmené le protocole. Et la danse s'est épanouie dans tout le récit, dans tout l'espace, merveilleusement inventive et prenante. Ça ne serait pas une histoire de chaussures, on crierait «Chapeau!»

■ Ariane Bavelier